

Habiller

Fanny Pacreau - Anthropologue

Une pluralité de pratiques se dissimule sous l'unité trompeuse de la mode. Les manières de se préparer, de s'apprêter, correspondent en effet autant à des attitudes attendues et reconnues par le groupe, qu'à des stratégies de distinction particulières. De ce fait, le vêtement nous révèle au moins autant qu'il nous cache.

L'évocation du costume traditionnel et de l'industrie textile vous donnera un aperçu de l'histoire du vêtement sur le territoire inter-communal. L'univers du savoir-faire sera également présent, grâce à des témoignages sur l'activité de création et des techniques de fabrication. Par le biais de récits se rapportant à la tenue sportive ou de scène mais aussi au port de l'écharpe tricolore, vous percevrez comment certains liens se tissent entre identité et vêtement ou de quelle manière l'habit induit des attitudes et des gestes

spécifiques. Au fil de cette lecture du troisième numéro du trimestriel Lignes de vies, peut-être vous surprendrez-vous à interroger votre propre relation au vêtement... Nous le souhaitons, car la vocation de ce journal est de faire de l'ordinaire, de tout ce qui nous environne, un espace de découverte et de réflexion.

À vous désormais, de vous inclure dans cette aventure éditoriale de territoire. L'occasion vous en sera peut-être donnée avec le prochain numéro. Il s'agira en effet de relater en



la vocation de ce journal est de faire de l'ordinaire, de tout ce qui nous environne, un espace de découverte et de réflexion.

quoi « Observer la nature » traverse votre existence. Vous pouvez choisir de rédiger un article ou simplement de raconter votre vécu vis-à-vis de ce thème. Une fois votre parole recueillie, un texte vous sera proposé qu'il vous reviendra de relire et d'ajuster si nécessaire avant de le valider. C'est aussi simple que cela ! Pour contribuer, il suffit de vous

manifestez à cette adresse :

lignesdeviessra@gmail.com.

Envisagez aussi les prochains numéros en suggérant des thèmes que vous souhaiteriez voir traiter car il s'agit bien de votre journal !

Mais pour l'heure, je vous souhaite une bonne lecture... ☑

Une vie de couture(s)

Martine Loirat, Legé - Propos recueillis par Fanny Pacreau

Après un développement rapide, l'industrie du vêtement a subi les crises économiques et la concurrence des pays en voie de développement. Ce parcours de vie illustre les difficultés rencontrées. Pour améliorer la productivité sans renoncer à la qualité, localement, des petites mains expertes comme celle de Martine Loirat, se sont adaptées aux aléas économiques et à la recherche constante de réduction du temps de fabrication.

« J'ai souvent changé de patron mais je n'ai jamais été longtemps au chômage.



Martine Loirat, 2018 ©Fanny Pacreau

Enfin, j'ai effectué toute ma carrière dans la couture. Je savais coudre à la main, faire des boutonsnières, car à l'école ménagère, on apprenait un peu la couture. À 16 ans, ma mère m'a inscrite dans une succursale d'Ugeco à Saint-Philbert-de-Grand-Lieu. Durant près de quatre ans, j'ai travaillé à domicile. Ma-maman était à la ferme mais elle m'aidait parfois pour les emmanchures et les boutonsnières. Je devais coudre des crochets sur les épaulettes, faire des boutonsnières passepoilées. J'avais de gros paquets et j'allais trois à quatre fois par semaine porter mon ouvrage avec

mon Solex ! Ensuite, on m'a demandé de contrôler le travail là-bas parce qu'il manquait du monde. Quand Saint-Philbert a fermé, je suis rentrée sur l'usine de Legé.

On m'a mis à des machines à faire du surfil, des cols, des poches avec des soufflets, des vareuses "troupe".

Tous les devants des vestes étaient entoilés pour que le vêtement soit empesé. C'était bien figolé !

En usine c'est plus dur. Ça me plaisait bien mais c'était le rendement ! Il fallait toujours faire plus et bien. Nous étions contrôlées. Une personne venait nous chronométrer. Quand j'ai élevé mes enfants, j'ai pris quelques temps du travail à domicile. Je faisais des poches plaquées qu'on ne pouvait pas réaliser à la

machine. Je me levais tôt le matin pour en faire le maximum pendant que mes enfants dormaient. Après, je m'occupais d'eux. J'avais autant de salaire et pas de frais de nourrice.

Quand l'usine a fermé en 1990, j'ai fini chez ACC, un autre atelier de couture sur Legé. Ce n'était plus des vêtements militaires mais de belles robes qui filaient à Paris. Ce n'est pas le même travail, ni les mêmes tissus ! Travailler à la porte de chez soi c'est bénéfique même si l'on n'est pas payé trop cher. On n'a pas l'essence à déduire du salaire. Je suis en retraite depuis trois ans. J'ai toujours des douleurs dans l'épaule gauche, celle qui amenait le tissu. Pour mes enfants, j'ai fait beaucoup de vêtements et pourtant j'avais moins de temps mais là j'ai abandonné complètement. Ça m'a dégoûtée mais peut-être que ça reviendra. Pour l'instant, je préfère jardiner ! ». ☑

Interview

Lignes de vies - Communauté de communes Sud Retz Atlantique

Ont participé à ce numéro : Martine Loirat, Marie-Jeanne Lelièvre, Tony Levacher, Adeline Herpe, Sheila Maeda, Jérôme Marchand, Jean Charrier, André Linard (relecture)

Rédactrice en chef : Fanny Pacreau / Conseillère à la rédaction : Martine Brosseau / Infographie : c.com'chat - Patrick Mignon / Impression : Parenthèses

Directeur de publication : Claude Naud - Responsable administrative : Martine Brosseau / Imprimé en 13 500 exemplaires / ISSN : 20605 - 8022

Du costume traditionnel ...

Marie-Jeanne Lelièvre, musée du Pays de Retz, Villeneuve-en-Retz et Fanny Pacreau

De ce costume, le grand public ne connaît désormais qu'une forme galvaudée, celle du costume folklorique. À la Révolution, l'abolition des lois somptuaires* donnent au peuple une liberté vestimentaire. Aussi, dès qu'elle eut un peu d'aisance, la société rurale, ici comme ailleurs, affirma son identité à travers le vêtement. Il s'agit parfois de marquer l'unité paroissiale par l'habit. Les plis d'une coiffe contribuent à identifier l'origine géographique d'une femme et sa lingère, ce qui n'empêche pas certaines variantes personnelles de s'affirmer.

« C'est à partir de la première communion qui se fait vers douze ans, que les jeunes filles commencent à la porter. Il importe alors de savoir se coiffer sous la coiffe ! Pour travailler, elles sont en réseau ce qui signifie qu'une résille enveloppe leurs cheveux ou portent des couvre-chefs moins raffinés. Le jour de leur mariage, les femmes se parent d'un châle en tulle brodé. Les robes, quant à elles, peuvent être colorées et foncées. Fin XIX^e, le violet pensée, le mauve, le vert, le bleu et un marron appelé puce reviennent plus fréquemment sur les costumes du Pays de Retz. Les matières tissées localement, sont colorées grâce à des teintures végétales ».

D'autres conventions vestimentaires viennent souligner les apparences : chacun doit paraître ce qu'il est. Le costume permet ainsi d'apprécier la disparité des fortunes à la hauteur du velours sur le bas d'une robe ou sur la manche d'une veste, à l'importance des broderies ou à la qualité des dentelles. Cependant, la forme des coiffes et costumes est loin d'être figée et il existe une diversité de tenues adaptées aux activités pratiquées. Selon les besoins, on s'habille en « tous les jours », on s'endimanche, on passe une tenue appropriée pour effectuer des travaux salissants comme les travaux des champs, etc.

Les guerres successives, le travail industriel, l'incommodité de certains vêtements face aux nouveaux modes de vie, la dilution progressive dans les modes des grands centres urbains sont les causes de leur disparition. Seules les coiffes résistent jusqu'à la moitié du XX^e siècle. ■

* Les lois somptuaires réglementaient, notamment, la manière de se vêtir en fonction de la catégorie sociale à laquelle un individu appartenait.

Jeune femme de Bourgneuf-en-Retz, autour de 1915, propriétaire Francis Blin, Collection Saint-Yann. Cette coiffe de cérémonie est agrémentée d'un ruban qui donne cette impression de hauteur. Le caraco est d'inspiration citadine. Son style appartient à une génération charnière.



Chacun doit paraître ce qu'il est.

... au défilé Miss France

Tony Levacher, créateur, Corcoué-sur-Logne - Propos recueillis par Fanny Pacreau

Les costumes doivent évoquer la région en dix secondes...



Costume régionaux réalisés par Tony Levacher pour l'élection Miss France 2015. ©Laurent Vu

Interview

Le costume traditionnel prend sa place lors du défilé Miss France. En suscitant un sentiment d'appartenance régionale, il incite les téléspectateurs à voter pour défendre leurs couleurs. Préserver un rapport enchanté à cette tenue suppose de dépasser son caractère démodé et de l'actualiser. De jeunes créateurs comme Tony Levacher sont donc sollicités pour manipuler ce standard qu'est le costume, l'adapter à l'échelle régionale, le réinventer.

« Les costumes doivent évoquer la région en dix secondes, le temps passé à l'écran. Sinon, il n'y a pas vraiment de contraintes. On peut s'inspirer d'une légende, d'un monument, d'une personnalité. En 2014, j'ai prospecté autour de moi. Ce qui revenait c'était le Puy du Fou, le château des Ducs et aussi le drapeau vendéen. Je suis parti sur le drapeau parce que je trouvais ça visuel, un peu restrictif par rapport à la région mais en même temps très dynamique. La Vendée dispose d'un rayonnement important avec le Vendée Globe. L'élection Miss Pays de la Loire s'était déroulée en Vendée, je savais que la jeune fille qui serait élue aurait aussi un lien vis-à-vis de ça. J'avais postulé sur trois régions : les

Pays de la Loire, la Normandie et la Bretagne. Je suis parti sur les drapeaux à chaque fois mais avec des coupes et des matières différentes. Mes trois croquis ont été sélectionnés. Pour moi, ça a été un peu la consécration. C'était un joli défi : complexe mais intéressant. Ça se fait un peu dans la précipitation : les jeunes filles sont élues fin septembre, début octobre. On les rencontre une fois après l'élection et puis il faut livrer. Evidemment, j'ai regardé l'élection à la télévision ce jour-là ! C'est intéressant de voir comment les régions sont perçues en fonction des créateurs. Le défilé concrétise ce que l'on a imaginé. On voit la tenue portée sur le podium. C'est une fierté de se dire : je suis capable de réaliser ce que je pense ». ■

Le costume de la scène de théâtre

Sheila Maeda - Artiste dramatique, Machecoul

Depuis l'aube des temps, l'humain s'est revêtu pour, d'une part protéger sa peau de plus en plus fragile, et d'une autre, pour marquer son appartenance à un clan, à un groupe social, ayant pour éternel but : s'identifier ou être identifié.

Si l'on part de la prémisse que tout ce qui est mis sur une scène de théâtre a forcément une lecture pour le spectateur, il va de soi que le costume – par sa présence ou son absence, sa somptuosité ou créé avec des moyens de fortune – participe alors au geste artistique. Il sert à la compréhension de l'histoire parlée, chantée ou dansée et renseigne sur l'époque et le lieu où se déroule l'action. Le costumier doit connaître les matériaux, l'effet qu'ils produisent sous les éclairages et à une certaine distance, tout en faisant preuve d'astuce pour résoudre les changements rapides. Néanmoins, le théâtre dont je veux vous parler n'utilisera pas le costume comme simple signe de repérage : il devra renforcer

l'identité que doit interpréter le comédien. De mon expérience, la pédagogie de Jacques Lecoq (1921-1999) nous donne bien les moyens pour construire le corps de l'acteur : durant la première année, le comédien s'habille strictement en noir avec des vêtements moulés pour dessiner les lignes de son corps afin de percevoir les frontières de son expression poétique. La deuxième année, nous pouvons l'habiller pour pousser les capacités du jeu et amplifier sa lecture. Les costumes sont des éléments physiques pour l'artiste et deviennent sa peau. Mettant en action la totalité de mon être physique, moral, intellectuel voir spirituel, le costume ne sera plus jamais une carcasse vide.

Dans la création en tant que comédienne ou à la mise en scène, je propose de composer le personnage avant d'introduire le costume. L'écriture sur le plateau à partir des improvisations est clef pour ouvrir et nourrir l'imaginaire du comédien, qui plus tard rencontrera celui du spectateur.

Sur la scène, comme dans ma vie quotidienne, mon but c'est de savoir qui je suis pour mieux me mettre au service de la pièce et de mon partenaire de jeu... ou de vie ! Le costume parlera de la forme, mes actes, du fond. 📺



Sur la scène, comme dans ma vie quotidienne, mon but c'est de savoir qui je suis pour mieux me mettre au service de la pièce et de mon partenaire de jeu... ou de vie ! Le costume parlera de la forme, mes actes, du fond.

L'habit pour la pratique de l'Aïkido

Jérôme Marchand, habitant de Machecoul

Lorsque l'on vient au *dojo*, en civil, l'acte de se changer, de revêtir le *keikogi*, doit nous mettre en état de concentration pour la pratique. Le chef d'entreprise, l'ouvrier, l'étudiant ou le chômeur, tous sortent du vestiaire habillés de la même façon. La seule valeur reconnue sur le *tatami* est celle du travail fourni par l'individu, son ancienneté et son expertise.

Le choix du *keikogi* blanc (*keiko*-entraînement, *gi*-vêtement) pour la pratique est purement utilitaire. Il vient du Japon. Il est en coton tissé solidement pour supporter les longues heures d'entraînement. Dans notre école, le *Kobayashi Ryu Aikido*, nous souhaitons qu'il n'y ait aucune marque visible, surtout pas de marques publicitaires. Ce choix se justifie afin d'uniformiser les vêtements de manière à ne rien extérioriser sur

l'espace de pratique du statut social. Choix est fait aussi de ne pas porter de ceinture de couleur, elle est toujours blanche jusqu'au *shodan* (1^{er} dan), il faut pourtant se placer suivant la hiérarchie des grades. Ceci permet un premier échange dans le vestiaire et d'aiguiser la vigilance afin de savoir où se situer par rapport aux autres. Il est de coutume de dire dans les arts martiaux que l'on commence à pratiquer à partir du *shodan*. C'est à ce mo-

ment-là que nous revêtons le *hakama*. Il marque l'entrée dans la pratique, un réel engagement. Il peut être bleu marine ou noir. C'est un pantalon large, plissé devant et derrière. Les *samurai* le portaient durant la période EDO (1600-1868). Les prêtres, moines et nonnes le portent encore de nos jours. Il est aussi revêtu dans des cérémonies importantes empreintes de tradition. Il est parfois dit que le *hakama* servait à masquer les déplacements des pieds. Nous le portons long volontairement, aussi pour l'élégance qu'il confère. Autre vêtement traditionnel emprunté, c'est le *obi*. Cette large bande de tissu permet de maintenir les pans du *keikogi* fermés. Elle est différente et différemment



portée entre l'homme et la femme. C'est le seul habit librement choisi tant en couleur qu'en motif. Discret car partiellement recouvert, il amène un peu de gaité et relève la dualité du blanc et du noir, ying-yang. Ainsi habillés, du *keikogi*, du *obi* et du *hakama*, nous pouvons emprunter le chemin de la voie sur le *tatami*. 📺



L'habillement est un rite initiatique afin de se mettre en disposition d'éternel étudiant. (Shoshin)



Porter l'écharpe tricolore

Parole d' élu

Jean Charrier, maire de Saint-Mars-de-Coutais - Propos recueillis par Fanny Pacreau

Reprise à la noblesse et détournée par les révolutionnaires, l'écharpe devient tricolore. En 1830, une règle s'impose : elle doit se porter en travers de la poitrine en partant de l'épaule droite. Selon que l' élu est député, sénateur, maire ou adjoint, c'est-à-dire qu'il appartient ou pas à la « noblesse républicaine », il existe certaines subtilités réglementées par décret. Jean Charrier, maire de Saint-Mars-de-Coutais, relate son expérience et sa vision de cet « habit de l' élu ».

C'est tous les jours que je dois assumer ma fonction, avec ou sans l'écharpe.

« La première fois, j'avais la médaille et non pas l'écharpe. J'étais adjoint et je ressentais l'appréhension de célébrer mon premier mariage plus que de porter ce signe distinctif. Ensuite, nous avons acheté l'écharpe. Je fais attention à ce qu'elle soit mise correctement avec le bleu en haut, près du col. J'ai toujours le doute de savoir si elle se pose sur l'épaule droite ou sur l'épaule gauche ! Je ne suis pas très protocolaire mais **je respecte cet insigne de la République**. D'ailleurs, l'adjoint ne doit pas porter exacte-

ment la même écharpe. Mais à Saint-Mars-de-Coutais, nous n'avons qu'une écharpe pour tous.

Bien que de nombreux maires l'arboreront pour les inaugurations ou les manifestations, ce n'est pas mon cas. Mon prédécesseur ne le faisait pas et je n'ai pas souhaité modifier les choses. Je pense que pour les moments remarquables de l'histoire, le recueillement est plus important et ce n'est pas l'écharpe qui va changer quelque chose. On place déjà des drapeaux, aussi ne me paraît-elle

pas utile et aucun ancien combattant ne m'a fait de remarque à ce sujet. Dans d'autres circonstances, porter l'écharpe tricolore me semble relever presque du folklore. Je ne la revêts que pour les mariages et les parrainages civils. Le mariage a lieu au sein de la mairie qui représente la République. C'est la maison commune. Avec l'écharpe ce lieu est souligné. Il ne s'agit pas de me donner un rang. Vis-à-vis des personnes, que ce soit les mariés, leurs parents, l'écharpe marque aussi ce qu'ils sont en train

de faire. Pour moi cela ne change rien : c'est tous les jours que je dois assumer ma fonction, avec ou sans l'écharpe. Cela ne me légalise pas dans mon rôle de maire. Quand il y a un parrainage civil, je la porte car dans le regard des enfants, c'est un symbole. Je trouve que cela permet de faire entrer les jeunes dans les valeurs de la République ».



Détail de l'écharpe tricolore

Noix de galle et pelures d'oignon

Adeline Herpe, teinturière, Villeneuve-en-Retz et Fanny Pacreau

Sur notre territoire, il est commun d'observer sur les chênes de petites billes vertes évoluant vers le brun. Ces excroissances sont provoquées par la piqûre d'un insecte ayant pondue. Elles concentrent des taux très élevés de tanin. Réduites en poudre, ces noix de galle manifestent des propriétés astringentes et ont longtemps été administrées dans le cas d'hémorragies. En présence d'eau et de fer, le tanin produit une couleur noire. C'était l'une des manières de préparer l'encre à écrire. Elles servaient aussi de teinture, les colorants naturels utilisés depuis les temps préhistoriques étant principalement extraits du monde végétal.

Adeline Herpe, au terme d'un cheminement personnel et professionnel, s'est réapproprié ces connaissances. Ces techniques tinctoriales ne fonctionnent que sur des textiles naturels. Et c'est justement ce qui fait tout le sens de sa démarche consistant à confectionner des vêtements avec des produits naturels et sains.

La « correspondance à soi » et « l'être bien » dans ce qu'elle réalise lui procure un sentiment d'aisance. Il ne s'agit pas simplement du confort offert par l'habit mais aussi ce qu'il représente en terme de valeur, de justesse et de sens. Adeline entretient avec ses vêtements, une véritable connivence.

Lors de ses promenades dans la nature environnante, elle aime se demander quelle couleur pourrait donner tel ou tel végétal. Les noix de galle lui offrent du noir, les feuilles de bouleau, un jaune tirant un peu sur le vert.

Étonnamment, toute la nature est verte mais c'est l'une des couleurs les plus difficile à obtenir.

Adeline va jusqu'à collecter certains déchets alimentaires tels que les peaux d'avocat qui produisent un vieux rose, mais aussi les fanes de carotte. Et s'il vous reste quelques pelures d'oignon, elle saura les transformer en un flamboyant jaune orangé !



Noix de galle, 2018, La Marne ©fanny Pacreau

Où le trouver sur la communauté de communes Sud Retz Atlantique

Musée du Pays de Retz
Bourgneuf-en-Retz

